

la vie !... je serai ton esclave dévoué, gémit le misérable, dont l'œil brilla d'une lueur d'espoir.

Colard secoua la tête.

—Vous m'aviez déjà promis la plus complète obéissance, dit-il, et vous avez cherché à vous y soustraire en vous faisant garder à vue pour m'empêcher de venir jusqu'à vous réclamer l'exécution de vos engagements.

—Je les remplirai tous... si tu me sauves.

—Tenez-les d'abord, fit sèchement Colard.

Et il lui montra la table, en ajoutant :

—Mettez-vous là.

Humble, soumis, Bricbet se releva et vint s'asseoir en disant tout craintif :

—Tu ne me trompes pas, Colard... Je puis compter sur toi, n'est-ce pas ? Si j'obéis, tu m'assures la vie... tu as no contre-poison... montre-le-moi.

Pour toute réponse, Colard tira de sa poche une petite fiole.

—À l'aspect de ce moyen de salut, Bricbet se ramassa sous lui pour s'élançer sur l'intendant et lui arracher la fiole. Mais il s'arrêta subitement à la vue d'un long et large couteau, qui apparut, en même temps, dans l'autre main de Colard. Tout frémissant de son impuissance, il se laissa retomber sur le siège placé devant la table.

Comme s'il n'avait pas vu cette tentative de révolte, le vieux domestique dit d'une voix grave :

—Obéissez, avant que les premières douleurs du poison vous torturent, car je ne pourrais plus rien pour vous.

—Commande ! fit vivement Bricbet.

Colard alla chercher sur une crédence tout ce qu'il fallait pour écrire. En passant près du bahut, il y prit un verre et revint placer le tout sur la table.

—D'abord, fit-il, rendez-moi le testament écrit en faveur de Mme Bricbet.

—Je ne l'ai plus, balbutia le procureur.

Colard le regarda dans les yeux pour voir s'il mentait.

—Je te le jure... il a été brûlé cette nuit... crois-moi...

Tiens, vois plutôt là-bas ; ce sont les cendres du papier, insista le malheureux.

—Peu importe, après tout ! reprit Colard ; tout acte d'une date postérieure annulera ce testament.

Il avança devant le procureur une feuille de papier blanc et prononça :

—Commencez d'abord par me donner ici un spécimen de l'écriture que je vous ai commandée.

Bricbet écrivit à la hâte deux lignes qu'il présenta à l'intendant.

—C'est bien cela ? demanda-t-il tout anxieux à Colard qui examinait attentivement l'écriture.

—Oui, c'est cela. Maintenant, sur une autre feuille, écrivez ce que je vais vous dicter, ordonna le vieux domestique en allumant le premier papier à la bougie.

Bricbet avait repris la plume. Tout à coup il la posa près de lui, en disant :

—Si tu versais d'abord ton contre-poison en ce verre, j'écrirais le cœur plus tranquille.

Au lieu de répondre, le domestique se leva et se dirigea vers la porte.

En le voyant s'éloigner, Bricbet se redressa, saisi par l'épouvante revenue ; et cria du ton de la plus suppliante prière :

—Reste... ne m'abandonne pas !... J'obéis sans aucune hésitation... J'ai confiance en toi.

Colard revint sur ses pas et répéta :

—Écrivez.

Le procureur se courba avec empressement sur le papier et sous la dictée de l'intendant, il écrivit :

« Aujourd'hui, sain d'esprit et de corps, j'ai consigné ici le changement que j'apporte à mes dernières volontés. Sauf un demi-million et mon hôtel que je lègue à mon épouse Aurore Fouquier, je laisse ma fortune entière à Pauline Bricbet, ma fille bien-aimée. Si le vœu d'un père est sacré pour Pauline, je lui demande de choisir pour époux le docteur Maurice Gardie. »

—Est-ce fait ? demanda Colard.

—Oui.

—Maintenant, signez et datez du 4 du mois dernier, la veille de votre congestion.

Bricbet dessina un magnifique paraphe au bas de l'acte et passa le papier à l'intendant.

Celui-ci examina une à une chaque ligne de l'écrit, puis, satisfait sans doute, il le plia et le mit dans le portefeuille qui contenait les millions.

Le procureur avait quitté la table et tendait fébrilement son verre en répétant avec une ardente impatience :

—Verse, verse, verse !

Colard déboucha lentement la fiole et, d'une main ferme, il en vida la moitié dans le verre.

—Sauvé ! cria Bricbet.

Et, d'un seul coup, il avala le liquide.

Puis il marcha menaçant sur Colard, en disant :

—Maintenant que je ne cours plus de danger, nous allons compter ensemble !

Loïn de s'émouvoir, l'intendant fit entendre un rire tout vibrant de haine satisfaite.

—Imbécile ! dit-il, le kirsh était inoffensif ; c'est le vrai poison que tu viens d'avalé. Meurs comme un chien, car je n'ai plus besoin de toi.

Il n'avait pas achevé que Bricbet, sans un cri, tombait mort à ses pieds.

IX

Décidément le nom de Bricbet était sérieusement destiné à défrayer la curiosité parisienne. Pour la troisième fois, on se le répétait par toute la ville ; car, dans chaque coin, il était question de ce qu'on appelait : Le drame de l'hôtel Bricbet.

Les gens bien informés, ceux qui puisent la vérité à ses plus authentiques sources, racontaient qu'au milieu d'un souper un duel avait eu lieu entre le capitaine Fouquier, beau-père de Bricbet, et celui qui allait devenir le gendre du procureur, le chevalier de Lozeril.

Quatre amis, qui avaient assistés au repas, prétendaient n'avoir pu prévenir cette sanglante catastrophe, car les deux adversaires tout à coup, s'étaient précipités l'un sur l'autre avec une telle rage, qu'ils s'étaient mutuellement transpercés avant qu'on parvint à les séparer.

Cette exaspération des combattants remontait à une cause antérieure et ne pouvait s'attribuer à la fureur de l'ivresse, puisque les quatre témoins du duel affirmaient, sur leur honneur, qu'il n'avait pas été vidé plus de trois bouteilles entre six convives.

Après avoir inutilement tenté de secourir les blessés, qui leur avaient presque subitement expiré entre les bras, ces désolés témoins disaient avoir passé le reste de la nuit dans les larmes.